UN CONTE DE NOËL

Le miracle de Greccio

TEXTE : **THIBAULT DE MONTAIGU** POUR *PANORAMA*
ILLUSTRATIONS : **FRANCESCA CAPELLINI** POUR *PANORAMA*

Nous sommes en 1223, à Greccio, un village du centre de l'Italie. C'est l'histoire d'un homme qui a perdu le goût de vivre, d'un petit garçon courageux et du miracle qui va naître de leur rencontre…

Nul enfant du village de Greccio n'ose s'aventurer là-haut. Dans la grotte où vit le *pazzo* – le fou – ou l'homme des bois, ainsi qu'ils le surnomment. Une bouche noire, profonde comme la nuit, au flanc d'un éperon rocheux qui surplombe la vallée. Certains prétendent qu'il a la lèpre et porte la mort au bout de ses doigts crochus comme des racines. D'autres, qu'il est habité par le démon et colloque avec les esprits de la forêt. Même des loups, qui hantent les montagnes et ravagent les troupeaux de brebis, ils ont moins peur. Ils savent à quoi ressemblent leurs visages pâles et émaciés, aux dents aiguës, tandis que lui… Il ne sort presque jamais de sa tanière. Les rares qui l'ont entraperçu en frissonnent encore : une petite ombre recroquevillée sous une méchante toile de bure qui va pieds nus, les yeux bandés. Une terrible malédiction l'empêche de regarder le soleil en face ; un sort jeté par le grand sultan ou des guerriers mahométans au retour d'une croisade en Orient, prétendent d'aucuns. Il y a tant d'histoires qui circulent sur son compte. Le fantôme de la grotte ne se nourrit que de feuilles mortes et d'orties, palabre avec les oiseaux et les abeilles, laisse la vermine et les insectes lui dévorer la peau ou se blottir dans la nasse de ses cheveux sales et épars, et dort debout, appuyé contre la paroi rocheuse, les yeux ouverts. On l'aurait même vu un jour éventrer avec ses mains un oreiller de plumes et le jeter dans l'abîme en hurlant que le diable s'était réfugié à l'intérieur. Mais le diable, ils n'en ont aucun doute, c'est bien lui.

« Non, je n'irai pas ! », s'insurge le petit Massimo, qui s'est réfugié dans un coin de la maison, faite de paille et de terre, la tête entre ses genoux repliés.
« Ce n'est pas un monstre, Massimo. C'est un homme de Dieu, tente de le rassurer son père. Je te demande simplement de lui apporter ce pain de fèves. Tu sais bien que je ne peux plus grimper là-haut.
– Pietro prétend qu'il parle aux loups.
– Il est leur ami.
– S'il est l'ami des loups, alors il nous veut du mal.
– Au contraire. Il voudrait que les loups épargnent les brebis et que les hommes épargnent les loups.
– Pietro raconte qu'il a la lèpre.
– Pietro raconte des histoires.
– Alors pourquoi reste-t-il enfermé là-haut et fuit-il les gens du village ? Il est voûté et maigre, et se cache le visage.
– Il cherche le calme et la solitude.
– Pour quoi faire ?
– Pour prier.
– Le prêtre aussi, et il ne se terre pas dans un trou comme une bête.
– L'homme de la grotte est très malade.
– Malade de quoi ?
– De l'estomac, et des yeux, et des os aussi. Il peut à peine se déplacer.
– C'est pour ça que tu veux lui donner du pain ?
– Oui. Pour qu'il retrouve des forces. C'est un saint homme, tu sais.
– Je croyais que les saints étaient morts.
– Pas lui. »

Le sentier se faufile entre un taillis de hêtres et de chênes, puis bientôt les bois s'éclaircissent pour faire place à une cascade de roches escarpées. Massimo les escalade, aussi vif qu'un cabri, se servant à peine de ses mains. De ses lèvres s'échappent des nuages de buée qui s'évanouissent aussitôt dans l'air glacé. Au-dessus de sa tête, des niverolles et des chocards à bec jaune dessinent d'étranges figures sur le bleu du ciel. Il aperçoit, de l'autre côté de la vallée nimbée de brouillard, le sommet du mont Terminillo aux neiges étincelantes et s'arrête un instant. Le soleil jette des pailles d'or dans ses yeux ; le vent lui ébouriffe les cheveux. C'est comme si un être invisible, qui se confondrait avec la nature, s'amusait à jouer avec lui. Mais il n'y a personne à ces hauteurs-ci. Personne en dehors de ce terrible homme des bois dont la grotte, menaçante, s'ouvre à quelques mètres de là.

Massimo s'approche à tâtons. Il s'est promis, une fois déposé le pain à l'entrée, de fuir à toutes enjambées sans même jeter un regard à l'intérieur. Mais à peine a-t-il glissé la miche sur la pierre rugueuse qu'il entend une voix survenue des profondeurs. Un mince râle, qui le fait tressaillir : « Qui es-tu ? » Trop tard. Une silhouette se découpe sur la pénombre. Massimo demeure sur le seuil de la caverne, tétanisé.

« Massimo, répond-il d'une voix hésitante.
– C'est ton père qui t'envoie ?
– Il voulait vous offrir ce pain.
– Pourquoi ne rentres-tu pas ? »
Massimo scrute l'obscurité, où se profile un visage hâve, au regard douloureux, s'échappant d'un capuchon informe.
« Je te fais peur ?
– C'est qu'il fait noir ici.
– Pardonne-moi, Massimo. Mais le soleil me déchire les yeux. Je dois même sortir le visage bandé d'un linge. Mon corps tombe en lambeaux.
– Qu'est-ce qui vous est arrivé ?
– Oh, soupire l'homme, en esquissant un vague geste de la main.
– Pietro dit que vous avez la lèpre.
– Pietro est ton ami ?
– Oui.
– J'ai soigné nombre de lépreux dans la vallée. Mais Dieu n'a pas voulu m'affliger de ce mal.
– Il dit aussi que vous restez enfermé dans la pénombre pour parler aux esprits de la forêt.
– Non, répond l'homme en riant. La forêt est l'œuvre de Dieu. C'est à lui seul que je parle.
– Et il vous répond ? »

L'homme marque un temps. Le silence tombe sur la grotte. Puis soudain sa main s'extirpe de l'ombre pour effleurer la joue de Massimo. Une main si maigre, si chétive, que toute peur abandonne aussitôt le garçon.
« Sais-tu que ton visage lui ressemble ?
– À qui ça ?
– Il prend toujours le visage de l'enfance. Tu connais l'Évangile, Massimo ?
– Je ne sais pas lire. Mais j'écoute le prêtre à la messe parfois.
– "Laissez venir à moi les petits enfants. Le royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent." Tu comprends ce que ça veut dire ? Dieu est à ton image.
– Vraiment ?
– Oui.
– Jamais je ne l'ai vu.
– Jamais ?
– Il y a un crucifix à la chapelle mais je sais bien qu'il ne bouge pas. Que ce n'est pas pour de vrai.
– Il est pour de vrai, pourtant.
– Toi, tu l'as vu ? »
Le regard de l'homme soudain s'assombrit.

« J'ai cru, répond-il. Il y a longtemps… Mais d'autres l'ont vu de leurs yeux de chair. Il est même né dans une grotte comme celle-ci, il y a des siècles de cela, à Bethléem, en Galilée. Son père et sa mère étaient en voyage. Ils étaient très pauvres et ils n'avaient nulle part où dormir. Alors il a vu le jour sur un tapis de paille entouré d'un âne et d'un bœuf.
– Il a pleuré, comme les bébés ?
– Oui. Il a pleuré. Et tout le monde a pleuré. Il était si petit et si fragile. Et c'était lui, le Fils de Dieu venu pour sauver les hommes.
– C'est bizarre d'imaginer qu'il a d'abord été un enfant.
– C'est bizarre mais il faut essayer de l'imaginer.
– J'aurais aimé le voir.
– Moi aussi, j'aurais aimé, Massimo. Moi aussi. »

Plusieurs fois, Massimo est revenu voir l'homme des bois pour lui apporter du pain ou du bois pour se chauffer. Francesco, tel est son nom. Quand il était enfant comme Massimo, il rêvait de devenir chevalier. Il improvisait des tournois avec ses amis, des courses sur des chevaux imaginaires, des passes d'armes avec des épées de bois. Et puis était venue la guerre, et tous ses amis étaient morts. Francesco s'était senti triste et seul au monde. Il ne trouvait plus goût à rien. Jusqu'à ce qu'il rencontre Dieu sur un chemin. Celui-ci agitait une crécelle et avait la figure d'un lépreux. « Car seuls ceux qui ne possèdent rien peuvent être possédés par Dieu », disait-il. Francesco l'avait embrassé et toute son amertume s'était aussitôt changée en douceur. Il avait décidé alors de donner sa vie au Seigneur. De consacrer le restant de ses jours à le prier et à s'occuper des plus pauvres et des plus démunis. Mais, depuis quelques mois, Dieu avait disparu. Francesco ne retrouvait nulle part son visage. Il s'était d'abord retiré dans une grande demeure avec ses compagnons puis dans cette grotte, pour le chercher. Mais les jours avaient filé et Francesco était toujours dans le noir.

Massimo ne saisit peut-être pas tout de son histoire, mais assez pour comprendre que l'homme des bois est bon et qu'il souffre. Que ses frères →

→ l'ont déçu, eux qui ne s'occupent que d'étudier des livres et de se reclure dans des couvents au lieu de se dévouer aux lépreux et aux mendiants. Leur nombre surtout l'impressionne : ils seraient plus de cinq mille selon Francesco ! Pas étonnant qu'il se dispute avec eux et qu'il se soit enfui jusqu'ici, sur les hauteurs de Greccio, pour bouder et réfléchir dans son coin. À sa place, il aurait fait pareil. Et puis, sa santé est si mauvaise. Il souffre de fièvres, et de migraines, et de crampes d'estomac, et de douleurs aux os, qui le jettent à terre des journées entières. Massimo tente alors de le soulager en lui préparant des tisanes d'herbes ou en lui cherchant de la paille pour son dos. Mais tous ces maux ne sont rien en comparaison de celui qui lui ronge le cœur. Massimo le connaît bien. C'est celui que chantent les jongleurs et les troubadours quand ils visitent le village : l'amour. Celui qui illuminait la vie de Francesco l'a quitté et plus rien désormais ne trouve grâce à ses yeux malades.

Un beau jour, peu avant Noël, Massimo trouve Francesco au seuil de sa grotte, le visage illuminé par un sourire :
« J'ai une surprise pour toi, Massimo. Tu n'as jamais vu Dieu. Eh bien, j'ai décidé de te le montrer.
– Où ça ?
– Ici même. Le jour de Noël. Nous allons construire une crèche.
– Qu'est-ce que c'est ?
– C'est le nom pour la mangeoire où le petit Jésus est né. Nous allons installer une auge remplie de paille et rejouer la scène de sa naissance. Célébrer cette nuit inouïe où Dieu pour la toute première fois est descendu sur terre.
– C'était la nuit ?
– Oui. Et les étoiles filaient dans le ciel. Et la nature tout entière bruissait de joie. Et ceux auprès de l'enfant s'étaient embrasés d'amour. Écoute-moi. Va chercher le seigneur Giovanni. C'est un homme de bien qui a quitté la carrière des armes pour vivre selon l'Évangile. Et dis-lui ce que j'aimerais faire. Dis-lui que je veux évoquer le souvenir de l'Enfant qui naquit à Bethléem et tous les désagréments qu'il endura dès son enfance. Je veux le voir de mes yeux de chair, tel qu'il était couché dans une mangeoire et dormant sur le foin, entre un bœuf et un âne.
– Vous voulez faire venir un bœuf et un âne ?
– Oui. Et préviens aussi tous les gens du village et des environs. Préviens tous mes frères qui sont dans leurs couvents. Je veux que cette nuit-là soit une fête. Je veux que Greccio se transforme sous nos yeux en une nouvelle Bethléem. »

Du haut de la montagne, on les voit gravir le sentier, torches à la main, éclairant la nuit de ruisseaux de lumière. Ils sont des dizaines et des dizaines ainsi, qui marchent en procession et chantent des cantiques à la gloire du Père tout-puissant et de son Fils Jésus Christ. Toute la forêt résonne de leurs voix à l'unisson, vibrantes de piété et d'allégresse. Des paysans, et des nobles, et des petits enfants, et des gens des bourgs, et des frères franciscains, tous réunis dans la même louange, dont les montagnes répètent l'écho en chaîne.

Après avoir traversé le hameau et ses modestes maisons en torchis, les voilà qui grimpent vers la grotte où les attend Francesco en prière, accompagné de Massimo et du seigneur Giovanni. Du prêtre du village et des frères Ange et Léon. De Marie et de Joseph et des bergers de Bethléem, dont une poignée de villageois ont revêtu les habits. Sublime tableau que cette grotte illuminée de cierges où repose, entre un âne et un bœuf, cette mangeoire remplie de foin où est né le Sauveur. La foule rassemblée dans la caverne et au-dehors se met à chanter matines. Et la messe de débuter. Francesco a quitté sa pauvre tunique pour revêtir la dalmatique des diacres. Derrière l'auge transformée en autel, le saint récite d'une voix lente et onctueuse l'évangile de la Nativité :

« Or, pendant qu'ils étaient là, le temps où elle devait enfanter fut accompli. Et elle mit au monde son fils premier-né ; elle l'emmaillota et le coucha dans une mangeoire, car il n'y avait pas de place pour eux dans la salle commune. Dans la même région, il y avait des bergers qui vivaient dehors et passaient la nuit dans les champs pour garder leurs troupeaux. L'ange du Seigneur se présenta devant eux, et la gloire du Seigneur les enveloppa de sa lumière. Ils furent saisis d'une grande crainte. →

➔ Alors l'ange leur dit : "Ne craignez pas, car voici que je vous annonce une bonne nouvelle, qui sera une grande joie pour tout le peuple : Aujourd'hui, dans la ville de David, vous est né un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Et voici le signe qui vous est donné : vous trouverez un nouveau-né emmailloté et couché dans une mangeoire."
Et soudain, il y eut avec l'ange une troupe céleste innombrable, qui louait Dieu en disant : "Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes, qu'il aime." »

Paix sur la terre aux hommes qu'il aime. C'est par ces mots que Francesco débute son homélie. Jamais il n'a prêché avec tant de ferveur. L'assistance l'écoute, envoûtée par cette voix qui évoque l'Enfant de Bethléem comme s'il se trouvait là parmi eux. Comme s'il venait tout juste de venir au monde. Et pourquoi pas, après tout ? Le Christ, qui dort depuis trop longtemps dans nos cœurs, n'attend-il pas qu'on le réveille ? N'est-il pas destiné à renaître ici et maintenant ? Scandale que cette naissance pour les incroyants. Scandale que cet enfant pauvre et fragile donné par le Père. Mais tout scandale est fils de la vérité. Ce qui n'avait jamais été pensé heurte toujours la pensée. On peut demeurer enfermé en soi-même avec ses opinions et ses habitudes, ou on peut basculer de l'autre côté, vers cette éternité qui nous est offerte en la personne du Christ. Oui, il faut croire pour voir. Il faut aimer pour comprendre. Il faut vaincre sa raison et s'abandonner tout entier à cette révélation inouïe : Dieu s'est fait homme pour que l'homme en retour s'élève jusqu'à lui !

Massimo, sidéré, contemple Francesco. Ses yeux écarquillés, sa bouche à demi ouverte, sa tête renversée vers le ciel. On dirait qu'il a oublié toute peine et toute maladie. Qu'il a oublié jusqu'à son existence elle-même. Même ses paupières ne clignent plus, comme si son regard était tourné vers l'infini. L'invisible rendu visible. Pour la première fois de sa vie, Massimo a l'impression de pénétrer le mystère de cette nuit originelle, où tout a commencé. Cette déflagration première qui a renversé le monde. Alors, soudain, Massimo aperçoit, couché sur la paille, un nourrisson. Un pauvre ange emmailloté dans un drap en train de dormir paisiblement. Est-il possible ? Serait-ce le petit Jésus ? Massimo se frotte les yeux mais, quand il les rouvre, l'enfant se trouve toujours à la même place, éclairé par un halo de lumière comme si son corps n'était pas tout à fait de ce monde. Est-ce que Francesco aussi le voit ? se demande Massimo. Et les autres ? Se rendent-ils compte que Jésus est là, à quelques mètres d'eux à peine ? Ou bien n'est-ce qu'un rêve, une hallucination née des chants et de la nuit ?

Francesco se dirige vers la foule et se met à embrasser les hommes et les femmes avec chaleur. « *Pace e bene* » – Paix et bien – répète-t-il en les serrant contre lui. Des larmes scintillent, des sourires s'échangent. Tous sont subjugués par la splendeur de cette nuit et des mots de Francesco. Le saint parvient enfin à Massimo et se penche à son oreille pour lui murmurer : « Alors toi aussi, tu l'as vu ? » Massimo hoche la tête. Oui, il l'a vu. Il en est certain à présent même si les mots lui manquent pour le dire. Jésus est né. Jésus est né. La joie irradie sa poitrine comme un soleil ; ses pieds semblent à peine toucher le sol.

Francesco aussi semble transfiguré par cette apparition. Ses rides effacées, sa peau enflammée. Où est passé l'abominable homme des bois ?
« C'est grâce à toi, Massimo.
– À moi ?
– Tu m'as appris qu'il fallait regarder le monde comme un enfant. Avec innocence et émerveillement. Alors les choses cessent d'être des objets et redeviennent des apparitions. Des dons que Dieu nous fait à chaque instant. Et parmi eux, le plus grand don de tous. La naissance de Jésus. »